

Semmelweis : biographie ou autobiographie?

Johanne Bénard

Volume 18, numéro 2, automne 1985

Céline : scandale pour une autre fois

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500699ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500699ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bénard, J. (1985). Semmelweis : biographie ou autobiographie? *Études littéraires*, 18(2), 263–292. <https://doi.org/10.7202/500699ar>

SEMMELWEIS : biographie ou autobiographie ?

johanne bénard

Il a vécu, lui si sensible, parmi des lamentations si pénétrantes que n'importe quel chien s'en fût enfui en hurlant. Mais ainsi, forcer son rêve à toutes les promiscuités, c'est vivre dans un monde de découvertes, c'est voir dans la nuit, c'est peut-être forcer le monde à entrer dans son rêve.

(*La Vie et l'œuvre de Philippe Ignace Semmelweis*, p. 52)

Est-ce le propre de l'œuvre de Louis-Ferdinand Céline que de nous échapper ? L'histoire de la critique célinienne est somme toute l'histoire d'une conquête. À côté des romans comme *Voyage au bout de la nuit* et *Mort à crédit*, on a peu à peu découvert ces autres romans qui avaient reçu en leur temps un plus ou moins bon accueil : de *Guignol's band* à la dernière trilogie¹, en passant par *Féerie pour une autre fois*. Et surtout, on a levé depuis peu l'interdit qui pesait sur les pamphlets antisémites. Il ne s'agit plus maintenant de condamner, d'excuser ou encore d'ignorer le pamphlétaire ; des études comme celles de Kristeva ou de Muray² ont replacé les pamphlets dans le corpus célinien, tentant de réconcilier ce

qui avait longtemps paru irréconciliable, soit le contenu réactionnaire d'un discours fascisant et la modernité d'une écriture. Et tous d'y aller de leur « analyse » du sujet célinien. Derrière les textes ou dans les textes, c'est l'homme qu'on cherche, c'est cet homme divisé, déchiré ou au bord de la psychose que l'on veut comprendre et expliquer. Effet de mode ? Quoi qu'il en soit, cela nous aura permis de reconstituer l'œuvre célinienne — dans sa continuité ou peut-être dans sa discontinuité. Il faudra la relire.

Alors, de toute urgence et de toute évidence, nous devons, sur cette lancée, retourner voir la thèse médicale de Céline, *La Vie et l'œuvre de Philippe Ignace Semmelweis*, qu'on a lue un peu vite. Si, à la différence des pamphlets, cette thèse n'a pas été mise à l'index, à leur instar, on l'a considérée comme une œuvre marginale dans le corpus célinien. Publiée il n'y a pas si longtemps dans les *Cahiers Céline* parmi des articles de médecine, parfois techniques, d'autres fois plutôt polémiques³, son statut paraît aussi ambigu que celui des pamphlets. Peut-elle, au même titre que les romans, être étudiée comme un texte célinien ; n'est-ce pas Louis Destouches, et non L.-F. Céline, qui l'a signée ? Nous sommes en 1924, presque une décennie avant le *Voyage au bout de la nuit*, c'est-à-dire bien avant que Louis Destouches ne devienne Céline ; *Semmelweis* serait à strictement parler un texte célinien avant la lettre, soit peut-être un document tout juste bon pour l'analyse du sujet célinien. Toutefois, et on l'oublie trop souvent, cette thèse, après avoir été publiée la même année sous une forme abrégée dans *la Presse médicale*⁴, a été publiée en 1936, intégralement cette fois et sous le seul titre de *Semmelweis*, avec *Mea culpa* (un court pamphlet que Céline écrit à la suite d'un séjour en U.R.S.S.). Précédée d'une nouvelle préface, cette œuvre médicale vient alors, d'une certaine manière, prendre sa place dans le corpus célinien : entre *Mort à crédit* et *Bagatelles pour un massacre*. Il n'en fallait pas plus pour que nous décidions de l'étudier autrement que comme un discours médical, pour que nous nous autorisions, dans le cadre de cet article, à la lire comme un texte célinien ou, plus particulièrement, comme un récit célinien⁵.

La Vie et l'œuvre de Philippe Ignace Semmelweis n'a absolument rien d'une thèse de médecine technique, à tel point que l'on s'étonne qu'elle ait pu constituer l'examen final

du Dr Destouches. Il s'agit essentiellement et uniquement de la biographie de Semmelweis (1818-1865), ce médecin hongrois, grand précurseur de Pasteur, qui, pour avoir trouvé dans la désinfection des mains des accoucheurs le remède à la fièvre puerpérale, aurait été persécuté et aurait sombré dans la folie. De surcroît, il s'agit d'une biographie romancée, dont on a vite reconnu les erreurs, au niveau des dates comme des faits. La valeur de ce texte serait-elle plus littéraire que médicale ?

Le choix du sujet est particulièrement significatif. D'une part, on connaît l'intérêt du Dr Destouches pour les questions d'hygiène ; ses articles médicaux en témoignent. D'autre part, on a souvent remarqué que Céline avait pu être attiré par la personnalité même de l'accoucheur hongrois, dont le génie semble avoir été à la mesure de sa sensibilité, de son intolérance vis-à-vis de la souffrance humaine. Fascination également pour le destin tragique de Semmelweis ? La parenté entre les destins de Semmelweis et de Céline est plus que frappante : les deux hommes, voire les deux médecins, seront mis au ban de la société. Cette tragédie d'un homme qui voulait soulager ou sauver l'humanité et qui n'a pas été compris pourrait être aussi celle de Céline. L'un aurait été persécuté pour son œuvre médicale ; l'autre, pour son œuvre littéraire — et plus exactement, pour ses pamphlets antisémites. Mais est-ce si différent ? On ne compte plus les passages des pamphlets où le Juif est perçu, est fantasmé comme un microbe ou un virus.

Semmelweis est le seul récit biographique parmi (et avant) tous ces récits que l'on peut dire autobiographiques — et cela, sans entrer dans de longues « discussions génériques » —, dans la mesure où ils racontent chacun, en se recoupant plus ou moins ou en se contredisant parfois, une période de la vie de Céline. Il y a bien quelques ellipses, mais, de la petite enfance à l'installation du médecin à Meudon, en passant par l'exil danois, on retrouve dans les romans, voire même dans les pamphlets⁶, les principaux événements de la trame biographique de L.-F. Céline (ou plutôt de Louis Destouches). Et nous empruntons le terme à Philippe Lejeune pour parler de « l'espace autobiographique » célinien⁷. Cela nous permettra, au terme de cette longue introduction, de bien cerner le problème : que vient faire la biographie de Semmelweis dans

cet espace autobiographique ou, autrement dit, comment étudier *Semmelweis* en rapport avec les autres récits de Céline, qui sont, eux, autobiographiques ?

L'histoire littéraire offre quelques exemples d'œuvres où se côtoient biographie(s) et autobiographie. Nous pensons ainsi à Jean-Paul Sartre, dont les biographies de Baudelaire, Genet et Flaubert pourraient être analysées à la lumière des *Mots*, ou vice-versa. C'est d'ailleurs ce que fait brièvement Lejeune à la fin d'un article sur l'autobiographie sartrienne, alors qu'il propose de comparer *Saint Genet* et *les Mots* au niveau de leur structure temporelle (il s'agirait d'un ordre dialectique), en passant outre à l'opposition biographie/autobiographie⁸. Selon nous, la question mérite d'être posée : raconte-t-on la vie d'un autre comme l'on raconte la sienne propre et projette-t-on, sur cette autre vie, ses propres fantasmes ? Puis, il y a d'autres questions, propres celles-là à l'œuvre célinienne. N'oublions pas que l'histoire de *Semmelweis* ressemble par certains côtés à celle de Céline et que, le récit biographique de Céline précédant toute la série autobiographique, il pourrait se présenter comme son prologue. Supposons que, dans un tout autre cadre, la biographie de *Semmelweis* ait été écrite après les romans ou juste avant la dernière trilogie : elle aurait pu prendre, dans l'espace autobiographique célinien, un sens différent. On aurait alors compris que Céline avait choisi de raconter de façon métaphorique (donc autrement que dans les romans) son destin tragique. Pouvons-nous en arriver aux mêmes conclusions alors qu'il a écrit cette biographie non pas seulement avant d'écrire son autobiographie, mais bien avant de l'avoir vécue ?...

1. L'histoire de *Semmelweis*

Louis Destouches a choisi de devenir médecin en racontant une histoire, comme c'est en racontant une (son) histoire qu'il deviendra plus tard Louis-Ferdinand Céline : l'analogie est frappante. Or, il faut se demander s'il s'agit là d'un fait exceptionnel ou si, en 1924, on aspirait souvent au titre de médecin en présentant une thèse sur la vie d'une figure médicale, plus ou moins célèbre. Lorsqu'on considère les énormes progrès de la médecine au XX^e siècle, que cela soit alors assez courant n'aurait rien d'étonnant. En fait, un simple survol des titres des thèses médicales françaises publiées en

Europe cette année-là nous permet d'infirmer cette hypothèse⁹. Mises à part des biographies sur Nostradamus, sur Descartes (médecin) et sur un médecin arabe du X^e siècle, nous avons trouvé une majorité de thèses qui semblaient assez techniques et quelques autres, plus rares, d'aspect historique ou sociologique (sur l'histoire de l'hygiène des piscines à Paris, par exemple).

La thèse de Céline s'inscrit ainsi dans le paradigme des thèses reliées au domaine de l'obstétrique, dont un certain nombre sur la fièvre puerpérale. Par rapport à ces thèses, tel toujours que nous pouvons extrapoler à partir de leur titre, *Semmelweis* paraît plutôt littéraire et on ne peut que s'interroger sur la contribution médicale du Dr Destouches¹⁰. Tout au plus pourrait-on reconnaître la valeur biographique ou historique de ce texte. Néanmoins, à cause de certains exemples, nous pouvons affirmer, sans trop risquer de nous tromper, que cette thèse pouvait bien constituer l'examen d'un étudiant en médecine de 1924 et que, quoi qu'on serait porté à croire, Céline n'aurait pas acquis son titre de médecin de façon douteuse.

Mais qu'apporte *Semmelweis* à la médecine du début du siècle ? Si en 1924 l'apport de ce médecin hongrois à l'obstétrique, ou à toute la médecine, n'est plus contesté, il est toujours fâcheusement comparé, mesuré à celui de Pasteur, et, de ce fait, on en parle beaucoup moins. Sans avoir la prétention d'être exhaustive, nous pouvons d'autre part constater qu'il y a un article de *la Presse médicale* qui, avant Céline, s'intéresse à Semmelweis et qu'il existe au moins une biographie de Semmelweis et une édition de son œuvre. C'est que dans les *Cahiers Céline*, on reproduit à la suite des « Derniers Jours de Semmelweis » (la version abrégée de la thèse) l'article d'un certain Györy, professeur à l'Université de Budapest, qui corrige quelques éléments de la biographie célinienne « au double titre de biographe et d'éditeur des œuvres complètes de Semmelweis », faisant aussi référence à l'article du professeur Pinard (de la Faculté de médecine de Paris) paru dans *la Presse médicale* en 1904¹¹. Avec concision, ce dernier article retrace les principaux événements de la vie de l'accoucheur hongrois et situe sa découverte dans la petite histoire de l'étiologie de la fièvre puerpérale. Vingt-deux ans après, que veut ajouter Céline ? Veut-il seulement nous

apprendre autre chose sur la vie de Semmelweis ou rectifier certaines informations biographiques ? Sans trop anticiper sur notre analyse (voir la partie sur la transposition), nous pouvons d'ores et déjà affirmer que, loin de restituer fidèlement l'histoire de Semmelweis, la thèse de Céline brouille certaines périodes, voire même falsifie certaines statistiques et que, pour cette raison, elle a très peu de valeur historique, comme elle n'a somme toute aucune valeur médicale, n'apprenant rien de nouveau sur la fièvre puerpérale.

Peut-être alors faudrait-il poser la question suivante : pourquoi Céline décide-t-il de raconter la vie de Semmelweis ? C'est ici le sens ou les sens de cette histoire qui sont en cause. Mais reconstituons nous-même les faits.

Né à Budapest en 1818¹², Philippe Ignace Semmelweis entreprend à Vienne des études de droit qu'il abandonne rapidement pour la médecine. Il a pour maîtres Skoda, qui lui apprend la clinique, et Rokitanski, qui le familiarise avec l'anatomie pathologique ; il est reçu docteur en médecine au printemps de 1844. Intéressé comme plusieurs médecins du XIX^e siècle par la botanique, sa thèse (d'une douzaine de pages) a pour titre *la Vie des plantes* et on lui demande d'argumenter sur le thème « médecine et sentiment ». Puis Semmelweis dirige ses études vers l'obstétrique : il est reçu docteur en obstétrique le 10 janvier 1846 et devient peu après l'assistant titulaire du professeur Klein qui dirige l'une des deux cliniques de la Maternité de Vienne. C'est dans cette clinique où travaillent les étudiants en médecine, plutôt que dans celle, dirigée par Bartch, où ce sont des sages-femmes qui accouchent, qu'il y a le plus de victimes de la fièvre puerpérale. Semmelweis en vient à incriminer les étudiants puis, plus spécifiquement, les particules cadavériques qu'ils apportent à la salle de dissection et finalement toute substance organique en voie de décomposition, pouvant provenir d'un cadavre comme d'un corps malade. Il prescrit aux étudiants de se laver les mains avec une solution de chlorure de chaux. Le taux de mortalité tombe alors de manière significative, mais Semmelweis se bute à l'incompréhension des milieux médicaux (autrichiens et étrangers) et d'abord à la jalousie de Klein¹³. N'ayant pu obtenir en mars 1849 le renouvellement de son contrat à la clinique viennoise et ne réussissant pas à faire ériger une commission qui aurait étudié ses hypothèses, il

part pour Budapest. Là, il est nommé au printemps de 1851 médecin en chef honoraire (sans traitement) de la Maternité de Saint-Roch, qui n'opère que deux mois par année; en juillet 1858, il est ensuite nommé par ses collègues professeur d'obstétrique théorique et pratique de l'Université de Pesth. Après avoir publié dans son journal, en 1860, un article sur « la différence entre les idées des Anglais et les siennes sur l'étiologie de la fièvre puerpérale », il publie en 1861 l'exposé complet de sa doctrine : *l'Étiologie de la fièvre puerpérale, son essence et sa prophylaxie*. Ne trouvant toujours pas réponse à ses théories, toujours méconnu, il adresse deux lettres ouvertes à tous les professeurs d'obstétrique. Sa raison vacille et ses confrères (hongrois) doivent le conduire à la maison des aliénés de Vienne où il meurt ironiquement de l'infection d'une blessure contractée à la salle de dissection le 13 août 1865.

Avec cette histoire, nous remontons en fait à un point tournant de la médecine. Il y a au XIX^e siècle, et surtout dans sa deuxième moitié, des progrès importants qui sont réalisés tant au niveau de l'investigation clinique, qu'au niveau thérapeutique et au niveau de l'étiologie et de la prophylaxie. Celui qui, s'intéressant à la pathologie animale après des recherches sur la fermentation, allait nous révéler l'existence du monde microbien et allait élaborer du même coup toute une thérapeutique n'est toutefois pas Semmelweis, mais bien Louis Pasteur (1822-1895), dont les principales découvertes d'ordre médical viennent quelque dix ans après la mort de l'accoucheur hongrois. Tout se passe vraiment comme si ce grand scientifique avait occulté, dans l'histoire de la médecine, des figures comme celles de Semmelweis ou de Joseph Lister (ce chirurgien anglais qui créa l'antisepsie). Consacrer une thèse à Semmelweis, c'est donc d'abord lui rendre hommage et vouloir le sortir de l'ombre. Voyons ainsi comment l'article de Pinard, avant la thèse de Céline, s'inscrit tout à fait dans cette problématique :

Ah ! certes, mon admiration pour Pasteur est sans bornes, j'ai une infinie reconnaissance pour Lister, les noms de Doléris, Chauveau et Arloing ne devront jamais être oubliés, [...] mais il faut reconnaître que Semmelweis avait, par sa découverte, le premier déchiré le voile qui obscurcissait tout avant lui et mis entre les mains des médecins les moyens prophylactiques qui sont, en somme et en réalité, ceux employés par nous tous aujourd'hui¹⁴.

Comme Pasteur, Semmelweis est un bienfaiteur de l'humanité, mais au lieu d'être glorifié, il a été méconnu, voire persécuté ; on peut en faire un martyr. Sa vie devient-elle alors plus intéressante que son œuvre ?

Or on se demande ce qu'a pu représenter le médecin hongrois, de même que la médecine de cette époque, pour le Dr Destouches. Il y a d'abord le fait que, à la différence de Pasteur dont les premières découvertes tiennent du domaine de la chimie et de la physique, Semmelweis a été du début à la fin un médecin. L'étudiant Destouches a pu mieux s'y identifier. Ensuite, et ce n'est pas là un élément de moindre importance, il s'agit d'un obstétricien : c'est le corps de la femme qui est pour Semmelweis le lieu de l'infection, c'est lui qu'il interroge. Ce monde microbien que Pasteur découvre grâce à des recherches sur la fermentation alcoolique, Semmelweis le devine en accouchant des femmes. Entre les deux, il y a tout un monde ou, devrions-nous dire, tout un imaginaire. On pourrait gloser longtemps sur la valeur d'un scénario que d'autres avant nous n'ont pas manqué de commenter : ces médecins de l'époque de Semmelweis (l'ère de l'anatomie pathologique) qui, au lieu de donner la vie, « donnent la mort »... Voyons ce qu'en dit Kristeva :

Il [Semmelweis] constate, en fait, que la fièvre puerpérale, c'est le sexe féminin contaminé par le cadavre : voici donc une fièvre où ce qui porte la vie se renverse du côté du corps mort. Moment affolant où les opposés (vie/mort, féminin/masculin) se joignent pour former probablement plus qu'un fantasme défensif contre le pouvoir persécuteur de la mère : une hallucination panique de destruction du dedans, d'intériorisation de la mort consécutive à l'abolition des limites, des différences¹⁵.

Donc, avant même d'étudier le récit de Céline, soit sa façon de raconter l'histoire de Semmelweis et/ou les transformations qu'il lui fait subir, nous savons que la biographie du médecin hongrois, voire son époque, devait inspirer le Dr Destouches qui, intéressé par l'hygiène, a pu choisir, plus ou moins consciemment, de prendre sa place dans le corps médical en s'identifiant à un martyr de l'histoire de la médecine. Grand précurseur d'une prophylaxie, pourchasseur de microbes avant la lettre, Semmelweis a un caractère presque mythique : il fait figure d'annonciateur, il est, pour Céline, celui qui doit se sacrifier pour qu'advienne Pasteur. Et puis, hygiéniste incompris, n'est-ce pas ce que se dira Céline à l'heure des pamphlets antisémites ?

2. Les échos de *Semmelweis* dans l'œuvre célinienne

Dans le récit autobiographique de Céline, on dénombre quelques ellipses assez significatives : celle qui concerne ses études médicales en est une particulièrement importante. On ne connaît rien des circonstances qui font de Bardamu, dans *Voyage au bout de la nuit*, un médecin. Et le narrateur célinien ne racontera jamais vraiment, par la suite, ce qu'on pourrait appeler la période rennaise (1919-1924), soit ces années pendant lesquelles Céline entreprend des études médicales et se marie (avec Édith Follet)¹⁶. Ainsi il ne sera question de *Semmelweis* dans aucun roman : ni de la thèse elle-même, ni du personnage. L'œuvre de Céline étant composée de textes qui se chevauchent ou se répondent, cette absence a de quoi nous surprendre. Peut-être le souvenir même de Semmelweis, avec qui Céline avait vécu le temps d'un récit, était-il dérangeant...

Il faut bien admettre toutefois que cette absence du personnage de Semmelweis ne vaut que pour les romans et que, même s'il n'apparaît pas en tant que tel ou n'est pas nommé dans les pamphlets, il y a, dans *Bagatelles pour un massacre*, le récit de la visite d'un hôpital russe qui évoque sans contredit, mais sans le dire explicitement, certaines scènes de la biographie. Le pamphlétaire relate alors, avec force détails, les examens gynécologiques incroyablement dégoûtants d'un médecin russe qui ne respecte aucune mesure d'hygiène. Pour peu l'on croirait que ce Dr Touvabienovich (!), qui ne se lave pas les mains et utilise des instruments infectés, est lui-même un de ces étudiants contaminés contre lesquels se battait Semmelweis. La seule différence est que les femmes n'accouchent plus et sont plutôt devenues des « porteuses » de maladies. Cela tient maintenant de l'hallucination :

Je te plonge dans une autre motte... la moitié du bras... en pleine fièvre il faisait rendre un peu les glandes... toujours pérorant... il se secouait à peine les doigts... et floup!... fonçait dans la prochaine... pas une seconde de perdue!... comme ça!... mains nues!... velues... dégoulinantes de jus jaune... sans doigtier absolument¹⁷...

Un peu de la même façon, une des dernières scènes de *Semmelweis* semble revenir quelques fois dans les romans : il s'agit du suicide de Semmelweis, qui, en plein délire, se coupe puis s'infecte fatalement sur un cadavre. Ainsi, il n'est pas rare

dans les romans que l'on se jette sur des cadavres qui sont, selon les termes mêmes du narrateur célinien, « en bouillie ». Dans *Mort à crédit*, la femme de Courtial des Pereires se lance sur son mari qui vient de s'être fait éclater la tête, comme le fera Delphine (sur Van Claben) dans *Guignol's band*. Mais la scène des romans qui répond le plus étonnamment à celle du suicide de Semmelweis est une autre scène de *Mort à crédit*, alors qu'un curé fou « trifouille » indécentement, et presque contre toute vraisemblance, le même cadavre de Courtial. Il vaut la peine de citer les deux passages :

Un cadavre était là, sur le marbre, au milieu du cours, pour une démonstration, Semmelweis, s'emparant d'un scalpel, [...] incise la peau du cadavre et taille dans les tissus putrides avant qu'on ait pu l'empêcher, au hasard de ses impulsions, détachant les muscles par lambeaux qu'il projette au loin. Il accompagne ses manœuvres d'exclamations et de phrases sans suite...

Les étudiants l'ont reconnu, mais son attitude est si menaçante que personne n'ose l'interrompre... Il ne sait plus... Il reprend son scalpel et fouille avec ses doigts en même temps qu'avec la lame une cavité cadavérique suintante d'humeurs. Par un geste plus saccadé que les autres il se coupe profondément (Semmelweis, p. 75).

Je veux alors la recouvrir la tronche... Ça suffit!... Mais il tire en plein sur la toile... Il est enragé! Positif! Il veut plus du tout que je recouvre!... Il plonge les doigts dans la blessure... Il rentre les deux mains dans la viande... Il s'enfonce dans les trous... Il arrache les bords!... les mous! Il trifouille!... Il s'empêtre! (*Mort à crédit*, p. 1076)...¹⁸

Incontestablement, ces scènes ont entre elles une parenté, que nous dirions fantasmagorique.

Ensuite il faudrait montrer comment, dans les pamphlets, le discours médical, ou plus précisément le discours de l'hygiéniste, vient prêter main-forte à l'imaginaire célinien et permettre au pamphlétaire de décrire avec « virulence » la menace juive.

Tout est mystérieux dans le microbe comme tout est mystérieux dans le juif. [...] Les vagues de virulence passent sur l'espace et puis c'est tout, comme elles veulent, quand elles veulent. Saprophytes inoffensifs, juifs inoffensifs, germes semi-virulents, virulents seront demain virulissimes, foudroyants. [...] Personne n'a le droit de se risquer d'introduire un seul microbe, un seul juif dit inoffensif, dans le champ opératoire¹⁹.

Le Juif contamine la race française, ou toute race aryenne, en l'infectant et en l'affaiblissant. Le danger d'hybridation raciale, à la base de l'idéologie hitlérienne, devient pour Céline, à la lettre, un danger de contamination ; la mission du pamphlétaire

est donc de désinfecter l'univers, de l'aseptiser en éliminant les Juifs.

C'est ainsi que les romans et les pamphlets céliniens ne pourraient faire écho qu'indirectement au récit de *Semmelweis*, ne pourraient lui faire allusion que sur le mode obsessionnel. Mais que disons-nous du délire lui-même de l'accoucheur hongrois ? Nous ne sommes plus, l'on s'en doute, au seul niveau des échos. D'une part, le délire en tant que tel apparaîtra comme la base même de la poétique célinienne ; d'autre part, ce ne sont pas uniquement des personnages quelconques qui sont victimes de ce sentiment de persécution, voire d'une véritable persécution, mais aussi le narrateur et/ou l'auteur. Semmelweis, le fantôme de Céline ?

3. Le récit de *Semmelweis*

Dans notre introduction, nous avons parlé bien imprécisément de *Semmelweis* comme d'une biographie romancée. Il est maintenant temps de décrire avec plus de rigueur ce premier récit de Céline. Partons d'abord d'une évidence : par définition, la biographie est une narration « hétérodiégétique », le narrateur ne pouvant qu'être distinct du héros de l'histoire. À un niveau formel, nous avons là assurément une première opposition avec les autres récits céliniens qui, autobiographiques, sont donc « autodiégétiques » (le narrateur racontant sa propre histoire)²⁰. Toujours sur le plan de l'énonciation, on remarque ensuite l'utilisation du passé simple, mais également un certain nombre de passages au présent qui sont particulièrement importants — par exemple, la scène où Semmelweis s'infecte mortellement. La distance entre le narrateur et son histoire, ou son héros, semble alors se réduire ; tout se passe comme s'il assistait à la scène, la vivait. Cette alternance du passé et du présent est bien, il faut le noter, ce qui va en quelque sorte caractériser le récit célinien, en considérant toutefois que l'imparfait se substituera peu à peu au passé simple. Le récit de *Semmelweis* pourrait ressembler plus qu'il n'y paraît de prime abord aux autres récits de l'œuvre de Céline.

a) *Le narrateur*

L'élément le plus intéressant de cette comparaison concerne peut-être le sujet de l'énonciation lui-même. On sait la

place de plus en plus grande que prendra le narrateur dans les récits céliniens. Il intervient et s'adresse au lecteur de plus en plus souvent, pouvant même aller (dans *D'un château l'autre*) jusqu'à différer son récit en nous accablant de ses plaintes ou de ses invectives. Dans *Semmelweis*, sous le couvert d'une première personne du pluriel, il se manifeste à quelques reprises. Il conduit son narrataire, le situe dans l'action, comme le fera le narrateur célinien à partir de *Guignol's band*. Il y a d'ailleurs là, dans *Semmelweis*, un certain glissement, ce « nous » pouvant se référer à la fois au locuteur et à ses allocutaires.

Dans le profil de l'église Saint-Étienne ?... près du Danube... cherchons cette maison. Elle n'est plus aujourd'hui. Plus rien... Cherchons encore. Dans le monde... Dans le temps. Quelque chose qui nous guide vers la vérité... Cherchons! Là-bas peut-être dans la ronde frénétique qui s'éloigne... 1818... 1817... 1816... 1812... Remontons le cours du Temps (p. 22)²¹...

Puis, à d'autres endroits, il nous interpelle directement : « contemplez donc la guerre en marche » (p. 69), « ne croyez pas ces poètes » (p. 73)... Néanmoins, de telles manifestations, pour être intéressantes, n'en sont pas moins assez limitées et nous devons chercher ailleurs la spécificité de la narration de *Semmelweis*.

Le récit est encadré d'une préface et d'une conclusion qui lui donnent en quelque sorte un sens, entendu à la fois comme une signification et une direction : comment il faut lire la vie de *Semmelweis*, quelles leçons on doit en tirer.

Pas une hostilité médicale, pas une inertie dont nous ayons fait grâce. [...]

C'est par là que nous avons voulu démontrer à ces faciles satyristes qui croient nous fustiger, qu'un talent ne saurait suppléer à une formation professionnelle et que ceux qui ne sont pas médecins s'attaquent encore à de méprisables vécilles alors qu'ils croient déchirer l'âme de notre profession (p. 18).

Le biographe veut démontrer, il veut faire la morale à ces (futurs) collègues et à ces « flatteurs publics », ces « folliculaires zélés » ; et lorsque le texte sera édité, en 1936, peut-être plus aux lecteurs de ses romans. La biographie de *Semmelweis* pourrait être d'abord un prétexte, l'illustration de certains préceptes. Il s'agirait toutefois d'un prétexte exceptionnel, l'histoire du médecin hongrois étant véritablement exemplaire.

Avant d'aller plus loin, il nous faut préciser que cette biographie est présentée plus d'une fois et qu'à part la préface originale, il y a, au début du récit lui-même cette fois, la présentation de la version écourtée de *Semmelweis* («les Derniers Jours de Semmelweis») et une nouvelle préface pour l'édition de 1936. Les trois fois, le biographe prendra soin de bien diriger ses lecteurs : que personne ne s'y trompe, l'histoire de Semmelweis montre comment les hommes peuvent étouffer ou bafouer le génie, le bien, la vérité. Quant à la conclusion, c'est dans l'article qu'elle est la plus intéressante. Jamais ensuite dans l'œuvre de Céline, on ne retrouvera un tel optimisme et un tel espoir. La femme, surtout lorsqu'elle est danseuse, apparaîtra bien parfois divine, mais il s'agira, dans l'univers célien, d'une lueur bien vacillante ; de même pour la médecine.

Demain ce ne sera plus rien, demain l'audace bruyante, vite épuisée, ne sera plus d'aucun prix, il faudra pour être vraiment fort respecter la vie, et c'est, en réalité, le propre des femmes qui anticipent dans le monde actuel les destinées de l'avenir (p. 93).

Si très souvent, dans *Semmelweis*, l'histoire est suspendue, est-ce toujours parce que le narrateur nous fait la morale ? On ne compte plus dans ce récit les aphorismes²². Par ce biais, insidieusement, le biographe prend position ; il s'agit en fait de donner à son opinion des allures objectives, c'est-à-dire d'en faire des principes, des lois générales dont les événements ne deviennent que l'illustration. C'est emprunter la voix impersonnelle de la *doxa* pour donner sa version des faits ou interpréter l'histoire. Voici un exemple parmi bien d'autres :

La conscience n'est dans le chaos du monde qu'une petite lumière, précieuse mais fragile. On n'allume pas un volcan avec une bougie. On n'enfoncé pas la terre dans le ciel avec un marteau (p. 37).

Au contraire de ce qu'on aurait pu attendre d'une thèse de médecine et malgré ses passés simples, la biographie célienne n'a donc rien d'une biographie objective qui se serait contentée de relater des événements, en rétablissant peut-être certaines dates ou en faisant la lumière sur certains faits. Les commentaires du biographe dans la préface, dans la conclusion, comme dans le corps du récit, prennent beaucoup de place, à tel point qu'on en vient à se demander si *Semmelweis* ne ressemble pas plus aux pamphlets qu'aux romans. N'y a-t-il pas, dans tous les sens du mot, une thèse à défendre ?

Les premières lignes de la préface initiale semblent d'ailleurs vouloir susciter la controverse, semblent provoquer. On sent déjà le pamphlétaire :

Dans ce moment où notre profession paraît subir, avec une belle indulgence d'ailleurs, un renouveau d'agaceries de la part d'un certain nombre de flatteurs publics, folliculaires zélés, issus de la littérature romanesque aussi bien que du théâtre, au moment où chaque profane, pourvu qu'il en ait la facilité et quelques papiers devant lui, prétend dévoiler toutes nos tares et se porte aisément garant de notre blâmable mentalité, il nous a été agréable de consacrer notre thèse de Doctorat à la vie et à l'œuvre d'un grand médecin (p. 17).

Jusqu'à un certain point également, dans quelques passages, les propos du biographe contiennent en germe la « thèse » antisémite, en sont comme le prélude. Ces forces obscures, voire démoniaques, qui se sont liguées contre Semmelweis s'incarneront pour le pamphlétaire dans un seul peuple, celui des Juifs. On trouve dans « les Derniers Jours de Semmelweis » des phrases particulièrement éloquentes :

Autour de la tragédie de Semmelweis, ce ne sont pas des hommes qui s'affrontent, ce sont des puissances biologiques énormes qui se combattent. Cette méchanceté infernale dont il fut la victime a la grandeur et la fatalité d'une guerre (p. 85).

Dans l'effroyable dénouement de ce martyr, dans la perfection même de cette coalition douloureuse, il ne peut y avoir que l'effet de nos petites volontés. Nous n'avons pas ce génie dans le mal, on doit l'espérer (pp. 92-93).

Les pamphlets auraient ainsi tenté d'expliquer et de nommer ce qui dans *Semmelweis* paraissait inexplicable, innommable.

Nous avons essayé de mettre en relief un certain nombre de raisons qui nous paraissent expliquer un peu l'extraordinaire hostilité dont il fut la victime. Mais on n'explique pas tout avec des faits, des idées et des mots. Il y a en plus tout ce qu'on ne sait pas et tout ce qu'on ne saura jamais (p. 78).

Finalement, c'est donc peut-être moins aux romans qu'aux pamphlets qu'il serait pertinent de comparer le récit de *Semmelweis* : à cause de l'attitude du biographe vis-à-vis de son histoire ou à cause de sa façon de concevoir l'Histoire. S'agit-il plus dans *Semmelweis* de démontrer, de faire valoir une certaine vision du monde, voire même d'éduquer, qu'il ne s'agit de raconter l'histoire d'une vie ? Cela dit toutefois, il faut bien admettre que la vie de Semmelweis ne peut avoir été pour Céline qu'un simple prétexte ; le choix qu'il fait de

certaines épisodes et sa façon de les raconter nous invitent à le penser.

b) *La transposition*

Pour Céline, il ne peut y avoir de romans sans transposition ; aucun événement de sa vie n'est, dans les récits autobiographiques, raconté tel qu'il a été, voire même tel qu'il est remémoré. Le narrateur célinien déplace, transforme, imagine. *Semmelweis* ne fait pas exception, et ce procédé de la transposition qui caractérisera l'écriture des récits céliniens y est déjà à l'œuvre.

Différemment de l'autobiographie toutefois où l'histoire est vécue par l'auteur-narrateur, dans la biographie, pour être en mesure d'affirmer qu'il y a déformation, il faut absolument connaître les sources du biographe. Malheureusement, pour ce qui concerne *Semmelweis*, cette information se limite à une liste de titres, soit la bibliographie de la thèse²³. Sans même connaître tous ces ouvrages, nous pouvons toutefois affirmer qu'il y a un certain nombre de faits qui ne pouvaient échapper au biographe célinien et qui ont été transposés ou occultés ; il en va de même pour des événements qui prennent, dans cette biographie, une très (trop) grande importance, le narrateur choisissant de mettre l'accent, de s'attarder sur telle période de la vie du médecin hongrois. Mais là où cela devient beaucoup plus délicat, c'est au niveau des chiffres : ayant comparé la biographie célinienne avec celle de Pinard, nous avons été bien obligée d'admettre que la plupart des dates et des statistiques ne correspondaient pas. Qu'en déduire ? L'article du professeur Pinard n'étant pas la seule source de Céline²⁴ et certains faits ou certaines dates pouvant varier d'un biographe à un autre, il est difficile, sinon impossible, d'affirmer qu'il y a eu délibérément falsification. En fait, ce qu'il faut se demander, c'est si Céline portait attention aux dates et s'il tenait à être exact. En aucun cas le narrateur de *Semmelweis* ne fait voir un quelconque intérêt pour la chronologie et ne nous dit vouloir établir la biographie de *Semmelweis*²⁵. D'ailleurs, pour faire plus ou moins de l'histoire de ce médecin une leçon de morale, pour en tirer des préceptes ou des enseignements, cela n'est pas nécessaire.

Comme s'il s'agissait de différer l'histoire de *Semmelweis*, la préface n'est pas le seul « avant-texte » de la thèse : il y a au

début un assez long passage qui prélude non seulement au récit de cette histoire, mais aussi à la vie elle-même de Semmelweis. On aurait attendu une petite histoire de la médecine, alors qu'il est question des bouleversements de l'Europe à la fin du XVIII^e siècle : la révolution française et son histoire de régicide, parmi d'autres, et l'arrivée de Napoléon, apparaissant comme le « mâle » qu'il fallait à l'Europe²⁶. Pourquoi cette mise en situation ? Pourquoi passer par ces histoires politiques ou sociales pour présenter Semmelweis ?

En fait, ce prologue historique fait figure de récit spéculaire. Pour le narrateur célinien, il semble bien que le destin collectif puisse réfléchir celui des individus, voire, parfois même, infléchir sur ce destin. Cherchant à démontrer la nature cyclique de l'Histoire, où l'instinct de vie alterne avec l'instinct de mort, le biographe fait naître Semmelweis dans une période heureuse, tranquille, une « époque de convalescence ». Mais le délire (collectif) qui prélude à la vie de Semmelweis ne serait-il pas dangereusement prophétique ?

Du coup, vingt races se précipitèrent dans un affreux délire, vingt peuples conjoints, mêlés, hostiles, noirs ou blancs, blonds et bruns, se ruèrent à la conquête d'un Idéal (p. 20).

Délire de Semmelweis lui-même à la fin de sa vie, délire de la fièvre puerpérale ou délire des hommes qui lui seront désespérément hostiles...

Mais nous n'en sommes pas quitte pour autant : on croirait en arriver enfin à l'histoire de Semmelweis et il faut passer par cet hommage à Corvisart, que Céline qualifie de « médecin d'Épopée ». Le biographe se rapproche lentement de son propos. Partant de l'histoire politique, il aboutit à l'histoire médicale ; de Napoléon, il passe à Corvisart. Toutefois il n'y a toujours rien qui nous renseigne sur la fièvre puerpérale ou sur la médecine du XIX^e siècle. En fait, pour comprendre ce passage, il faut déjà connaître Corvisart et savoir que, médecin de Napoléon, « il chercha à donner des bases scientifiques à la médecine clinique en la fondant sur l'anatomie pathologique » (*le Petit Robert 2*). Dans la biographie célinienne, cela demeure très allusif. C'est que, depuis le début, ce prologue historique nous donne très peu d'information et semble plutôt être là pour répondre métaphoriquement à l'histoire de Semmelweis.

À un autre moment, l'Histoire devient l'objet d'une digression ou, peut-être plus, semble vouloir occuper le devant de la scène. Alors que Semmelweis, incompris et ayant perdu son poste, quitte Vienne pour Budapest, il y a ainsi tout un passage sur la révolution hongroise. Autre délire d'un peuple, après les révolutions de l'autre siècle ? L'analogie avec l'introduction du récit est plus qu'évidente²⁷. À l'euphorie du peuple hongrois succède sa misère, à sa liberté, son oppression (par les Croates et les Russes). Ici le destin de Semmelweis se fond à celui de son peuple et s'il prend une part active à cette révolution, qui est décrite comme une fête, il semble vivre ensuite une période tout à fait obscure.

Pour les individus c'est la misère, pour l'esprit c'est la nuit qui tombe de 1848 à 1867 (p. 62).

Or, l'Histoire est ici plus qu'un contrepoint, elle devient à toutes fins pratiques un actant dans l'histoire de Semmelweis. Il faut voir d'ailleurs comment la haine du médecin hongrois envers les Autrichiens, qui ont rejeté ses découvertes, vient, pour le biographe célinien, nourrir la haine politique — ou peut-être est-ce cette haine politique qui, inversement, viendrait grossir l'autre.

Et puis, il déteste si bien les Autrichiens que c'est un plaisir de l'entendre les maudire (p. 60)!

L'Histoire apparaît alors moins comme un récit spéculaire que comme un miroir déformant ; elle permet au malheur de Semmelweis d'éclater, de rayonner. Pourtant, mais cela peut être significatif, ces événements de la Hongrie entrent plus ou moins bien, au niveau des dates, dans l'histoire du médecin. Nous trouvons là comme un brouillage chronologique. Semmelweis, d'après Céline et d'après Pinard, est relevé de ses fonctions le 20 mars 1849 ; dans la biographie célinienne, il est alors question de son départ pour Budapest, puis du début de la révolution hongroise le 2 décembre 1848. Tout se passe comme si c'était plus ou moins à cette date qu'arrivait Semmelweis.

La détresse du médecin hongrois n'est pas amplifiée seulement parce qu'elle trouve écho dans l'histoire de son peuple ; cette période de la vie de Semmelweis est assurément celle que le biographe célinien a le plus déformée, le plus noircie. Alors que pour Céline, Semmelweis aurait été révoqué à ce moment pour une deuxième fois (la première, en 1846, l'aurait

amené à partir pour Venise) et aurait été littéralement chassé de l'Autriche, pour Pinard, Semmelweis n'a été congédié en aucun temps, son contrat à la clinique de Klein n'ayant tout simplement pas été renouvelé. De même, il n'aurait pas été chassé. Ensuite, toujours selon Pinard, Semmelweis aurait continué d'exiger la désinfection des mains des accoucheurs à la Maternité de Saint-Roch (à Budapest), ce qui aurait fait baisser le taux de mortalité ; il n'aurait perdu que 8 femmes sur 933. Céline, quant à lui, prétend qu'on aurait au contraire engagé Semmelweis sous condition de ne pas exiger le lavage des mains. Plus encore, de façon mystérieuse, il y aurait eu plus de victimes de la fièvre. Il s'agit indéniablement d'un renversement. Le biographe célinien peut de ce fait insinuer, voire affirmer, que le médecin hongrois a été persécuté :

Il semble même qu'on infecta des accouchées pour l'affreuse satisfaction de lui donner tort. Ceci n'est pas une simple assertion, car on peut remarquer que sous la direction du vieux Birley il ne mourait à la Maternité de Saint-Roch que 2% des accouchées par puerpérale, tandis qu'avec Semmelweis les statistiques remontent à 4% en 1857, puis 7% en 1858, enfin à 12% dans l'année 1859 (p. 68).

Ce ne serait d'ailleurs pas la seule fois qu'un pourcentage aurait été falsifié. Györy a déjà relevé une énorme erreur, le pourcentage des femmes mortes en couches à la clinique de Klein passant de 31% à 96% sous la plume célinienne. D'autre part, Céline ne mentionne pas la nomination de Semmelweis en juillet 1858, par ses collègues hongrois, comme professeur d'obstétrique théorique et pratique à l'Université de Pesth. Mais, comme s'il s'agissait d'un lapsus, à la fin du récit célinien, il est question de faculté et d'enseignement ; sombrant de plus en plus dans le délire, Semmelweis aurait ainsi transformé ses cours « en longs développements injurieux à l'égard de tous les professeurs d'obstétrique » (p. 72).

La découverte de ces déformations viendrait alors prouver l'affirmation de Györy selon laquelle les compatriotes de Semmelweis ne se seraient jamais tournés contre lui, au contraire de ce qu'écrit Céline en toutes lettres dans « les Derniers Jours de Semmelweis ».

Ne vit-on pas en cette année 1856 ses compatriotes qui l'aimaient auparavant se tourner contre lui, s'unir à leurs ennemis naturels, les Autrichiens, pour faire chorus contre lui et le maltraiter si complètement qu'ils achevèrent d'éteindre son génie dans un délire d'une forme épouvantable (p. 86) !

Comme il le fera ensuite pour sa propre biographie, le narrateur célinien noircit la vie de Semmelweis. En modifiant la facture de certains événements (la révocation, la hausse du taux de mortalité) ou en occultant (la chaire à l'Université de Pesth), il en arrive à présenter le destin de l'accoucheur hongrois comme un véritable cul-de-sac où le sujet qui se bute à une persécution (littéralement) sans frontières n'a d'autre choix que la psychose. Ainsi le biographe voit-il Semmelweis affichant des manifestes sur les murs de la ville; Céline cite alors faussement un passage d'une des lettres ouvertes adressées aux obstétriciens.

Nous ne sommes pas la première à avoir reconnu la part d'invention et/ou de falsification de cette biographie: (mis à part l'article de Györy) Élisabeth Roudinesko, dans un article sur Céline où toute une partie est consacrée à *Semmelweis*, a proposé avant nous de voir le travail du fantasme dans cette écriture (narrative) proprement célinienne. Nous nous y référons pour quelques informations d'ordre biographique, dont elle ne nous donne malheureusement pas les sources²⁸. Il en est ainsi d'une chaire d'obstétrique à l'Université de Zurich que Semmelweis aurait refusée en 1857. Pour Roudinesko, « l'attachement célinien au corps de la mère-patrie fait sens dans cet oubli »; pour nous, cette omission pouvant être comparée à toutes les déformations de la même période, il en va d'abord d'une inclination à noircir. Quant aux deux autres éléments, qui ont trait au personnage de Klein, il faut les considérer dans une analyse plus globale de la fonction, dans la biographie célinienne, du rapport Klein/Semmelweis — conflit tout à fait déterminant dans la vie du médecin hongrois. Encore là, il y a transposition. En premier, il y aurait l'orthographe même de l'accoucheur viennois: « Klin » au lieu de « Klein »²⁹. Pour Roudinesko, cette manière tchèque d'écrire le nom de Klein pourrait lui ôter « à la fois sa consonance allemande et sa particularité de patronyme juif ». Cela pourrait mener à plus d'une interprétation. Céline (antisémite en 1924 ?) veut-il par là adoucir le nom de Klein, voire sa haine pour son assistant ? On apprend également que le biographe célinien n'aurait pas parlé de la dénonciation de Klein concernant les sympathies de Semmelweis à la cause de la révolution hongroise. Quand on sait la place de cette révolution dans le récit de *Semmelweis*, cette ellipse a de quoi surprendre; en fait, ce qui devrait nous étonner d'abord, c'est

peut-être moins le fait qu'il y ait silence sur une dénonciation de caractère politique que l'occultation elle-même de l'entreprise de Klein. Pour situer un peu les faits, disons que cela a à voir avec cette commission qui — nous mentionne Pinard —, malgré Haller (le médecin en chef de l'Hôpital général de Vienne), malgré Skoda et malgré la majorité de l'assemblée des professeurs, n'est pas formée, à cause justement d'une protestation que Klein envoie au ministre. C'est que là où il y a eu d'abord un seul ennemi, Céline nous montre une meute de persécuteurs, veut nous faire croire à un complot tout à fait insidieux.

Cette fois les passions ne connaissent plus de bornes : on conspue, on va même jusqu'à se battre dans l'enceinte de cette grave compagnie [la Société Médicale de Vienne].

Le Ministre interdit alors à la Commission de se réunir, en même temps qu'il ordonne à Semmelweis de quitter Vienne au plus vite.

Tout ceci fut dit, écrit (p. 59).

Tout se passe comme si, pour exagérer l'hostilité dont est victime Semmelweis, voire pour lui donner l'allure d'un vaste complot, il fallait diminuer le rôle de Klein dans cette histoire. Assez ironiquement, c'est à titre d'« historien impartial » que le fait Céline :

Dans le drame extraordinaire qui se joua autour de la puerpérale, Klin fut le grand auxiliaire de la mort. « Ce sera sa honte éternelle... », s'écria Vernier plus tard en parlant de sa désastreuse influence, de son obstruction imbécile et rageuse.

Tout cela, certes, c'est le grand et beau côté de la justice. Cependant n'en est-il pas un autre qu'il est interdit à l'historien impartial d'ignorer ?

Mais enfin, on ne peut s'empêcher, quand même, de songer, en relisant les actes de cette tragédie où il succomba et d'ailleurs avec son œuvre, qu'avec un souci plus grand des formes, avec quelques ménagements dans ses démarches, Klin, si puéril dans son orgueil, n'aurait point trouvé l'appui trop réel des griefs qu'il articula contre son assistant (pp. 36-37).

Dans la biographie célinienne, après cet « amendement historique », Klein se fond dans la masse de tous les ennemis : masse confuse, indistincte du délire de Semmelweis. Disséminées tout le long du récit célinien, il y aurait ainsi comme les traces d'un délire commençant bien avant les derniers jours du médecin hongrois. Devra-t-on relire *Semmelweis* en y cherchant, en filigrane, le récit d'une conspiration, le récit d'une paranoïa ? Peut-être Céline a-t-il lu la vie de Semmelweis

à contre-courant, réécrivant cette biographie à la « lumière » de ce que les historiens semblent reconnaître comme la détresse mentale de Semmelweis...

Il y a dans le passage même de la thèse à l'article un phénomène intéressant. Il nous semble en effet très significatif que Céline décide d'y raconter « les derniers jours de Semmelweis » : il relate rapidement les événements importants de la carrière du médecin, puis reprend intégralement tout le passage de la thèse sur son délire et son agonie, en lui ajoutant — on l'a vu — une nouvelle conclusion. Le biographe infléchit légèrement son récit, opère un certain déplacement et met rétrospectivement l'accent sur la fin tragique de Semmelweis. On aurait pu penser que l'étudiant en médecine aurait été plus intéressé par le combat de l'accoucheur hongrois, la résistance des milieux médicaux ou la fièvre puerpérale elle-même. Au lieu de cela, c'est la partie la plus romanesque de sa thèse, ou de la vie de Semmelweis, qu'il choisit de publier.

Le biographe s'est pris à décrire, à raconter le délire de Semmelweis, alors qu'il aurait très bien pu se contenter de le mentionner sans s'y arrêter. À la différence de l'autobiographie, le souvenir ici n'a rien à faire ; le biographe ne revit pas, ne réactualise pas des événements qui ont pu être enfouis dans sa mémoire ou dans son inconscient. Il peut très bien cependant se les représenter et faire jouer ses propres fantasmes.

Des choses, des gens, des choses encore, des courants lourds de terreurs innommables, des formes imprécises l'entraînaient mêlé à des circonstances de son passé, parallèles, croisées, menaçantes, fondues...

Autour de lui, le réel, le banal s'ajoutaient encore à l'absurde par un maléfice de son esprit sans limites. Les tables, la lampe, ses trois chaises, la fenêtre, tous ces objets les plus neutres, les plus usuels de sa vie courante s'entouraient d'un halo mystérieux, d'une lumière hostile. Aucune sécurité désormais dans cette fluidité grotesque où se liquéfiaient les contours, les effets et les causes (pp. 73-74).

Ne reconnaît-on pas la nausée célinienne ? Liquéfaction ou débâcle de la matière, qui, dans les romans, deviendra aussi de plus en plus menaçante ? Il y a là encore une fois, entre la biographie et l'autobiographie, une certaine unité fantasmagorique. En fait, tout se passe comme si les hallucinations de Semmelweis étaient devenues celles du narrateur célinien lui-même, voire du pamphlétaire, aux prises à son tour, et de plus

en plus, avec ces « ombres ricanieuses ou menteuses », « ces ennemis fourbes » qui complotent derrière lui. Tous ces revenants qui viennent terroriser et accuser Ferdinand...

Dans cette chambre déplacée par le fou hors de l'espace et du temps, revinrent encore les visiteurs fantastiques (p. 74).

Györy, le premier, n'a pas manqué de relever le caractère de « pure imagination » de toute cette scène autour du cadavre :

La vérité est que Semmelweis apporta avec lui dans la maison des aliénés une petite blessure presque indécouverte provenant de la table d'opération et dont la conséquence fut la fièvre de résorption, la pyoémie, le même mal contre lequel il avait combattu toute sa vie (p. 95).

Pure imagination ou purs fantasmes ? Que Semmelweis ait été (véritablement) victime de cette fièvre qui fut la cause de tous ses malheurs ne pouvait manquer de frapper le biographe célinien. Par la dernière scène, il rend encore plus tragique le destin de Semmelweis, exagérant son désespoir ; Semmelweis se fait lui-même martyr, à proprement parler, de la Fièvre³⁰.

Si le biographe raconte les hallucinations de Semmelweis, se plaçant ainsi dans sa perspective, il n'est pas cependant sans les considérer de haut. Pour rendre compte de ce délire, il semble garder, lui, toute sa raison. En de nombreux passages d'ailleurs, le narrateur en profite pour faire véritablement l'éloge de la raison :

Il avait perdu sa lucidité, cette puissance des puissances, cette concentration de tout notre avenir sur un point précis de l'Univers. Hors d'elle, comment choisir dans la vie qui passe la forme du monde qui nous convient ? Comment ne pas se perdre ? Si l'homme s'est anobli parmi les animaux, n'est-ce pas parce qu'il a su découvrir à l'Univers un plus grand nombre d'aspects (p. 71) ?

Nous sommes tout à l'opposé de ce que nous pourrions appeler « l'éloge du délire », que ne manquera plus de faire par la suite le narrateur célinien ou Céline lui-même (dans des lettres et des interviews). Par conséquent, il serait dangereux de vouloir faire de *Semmelweis*, à tout prix et sans aucunes réserves, un récit typiquement célinien ; nous voyons là, entendons-nous bien, la genèse de ce récit, le passage de la biographie à l'autobiographie n'étant pas sans avoir laissé des traces. L'abandon de la distance critique du narrateur par rapport à l'histoire de son héros en est la preuve.

Il n'en demeure pas moins que le biographe célinien a sans conteste insisté sur ces derniers jours de Semmelweis ; il « imagine » ce délire, en ce qu'il en invente des manifestations, mais aussi, il « se l'imagine » — par le biais de son récit, il le vit. La souffrance de Semmelweis devient plus importante, jusqu'à un certain point, que sa contribution médicale. Une souffrance, un délire qui rejoint peut-être celui des peuples, à l'aube de sa naissance ; une persécution à la mesure, ou à la démesure, du paranoïaque, dépassant et déplaçant les cadres de la médecine. Or, jusqu'où Céline, au moment où il écrit *Semmelweis* (en 1924), s'est-il mis à la place de ce bienfaiteur méconnu, de ce martyr de la médecine, qui lui sacrifie sa raison ? Le biographe aurait été pris par le fantasme de persécution de Semmelweis (tel qu'il se l'est lui-même représenté)... comme l'autobiographe s'y prendra plus tard. Le noircissement de *Semmelweis* est-il dû aux fantasmes du médecin hongrois ou du médecin français ? C'est un peu comme si l'imaginaire célinien avait fait revivre, avait transposé, l'imaginaire de Semmelweis.

c) *Les prolepses*

Par souci de vraisemblance, la plupart des autobiographes ne jouent que fort peu avec la structure temporelle de leur récit ou, s'ils le font, ils prennent bien soin de se justifier et de nous expliquer qu'il s'agit là des caprices de leur mémoire — les ellipses par exemple, se présentant comme des trous de mémoire. Céline ne fait pas mentir cette règle : qu'il suffise pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil sur les derniers romans, là où le narrateur s'excuse inlassablement auprès de son lecteur de prendre toutes ces libertés narratives, en prétextant avoir une mémoire défaillante et plutôt anarchique. Pour Philippe Lejeune, c'est que le modèle temporel de l'autobiographie est celui de la biographie.

On soupçonne le biographe d'erreur, de partialité, de déformation : mais jamais on ne soupçonne la forme même de son récit, et son ordre, d'être déjà, par leur simple existence, une interprétation³¹.

Avec *Semmelweis*, on ne saurait mieux dire. Le biographe respecte bien dans sa narration l'ordre (chronologique) des événements de la vie de Semmelweis, mais, et c'est un élément très important, il se permet très souvent d'anticiper sur la suite de son récit, c'est-à-dire de faire voir à son lecteur

les conséquences de certains actes ou de certains choix du médecin ou de lui faire voir (ou entrevoir) à l'avance certaines séquences de sa vie. Ces anticipations narratives, qu'à la suite de Genette nous nommerons « prolepses », sont légion dans la biographie célinienne, et elles ont toutes le même objet. Ce que le narrateur nous fait pressentir, nous montre ou nous fait imaginer avant son temps, c'est le destin tragique de Semmelweis ; dès le début, le lecteur sait que la vie du héros aura une fin terrible.

Pendant les années d'épreuves impitoyables, quand la meute des ennemis hurla sa haine à Semmelweis, traqué, banni, ses deux maîtres vieilliss et pourtant las des luttes personnelles s'uniront encore pour le défendre (p. 30)³².

Tout effort de Semmelweis nous paraît vain, toute difficulté devient un signe avant-coureur de la tragédie finale. La vie entière du médecin se lit comme une destinée malheureuse où tout est aspiré vers la persécution finale et vers cette mort injuste et indigne. Par le biais des prolepses, le narrateur célinien joue au prophète, se place dans la position du Maître du destin ; par elles également, il nous révèle sa façon de percevoir ou de concevoir la vie, soit en fait son idéologie en tant que biographe. Céline ne croirait pas au hasard, pas plus qu'il ne croirait à la liberté de l'homme. La vie de Semmelweis est prédestinée ; ses faits et gestes sont en quelque sorte fixés à l'avance et il n'a pas le pouvoir de modifier le cours des événements³³. C'est le récit biographique même de Céline, dans son déroulement, dans sa forme, qui nous permet de l'affirmer. Les prolepses de *Semmelweis* sont elles-mêmes éloquentes : elles nous montrent comment, pour Céline, la vie de l'accoucheur est programmée et lui échappe.

Longtemps il garda cette foi absolue dans les siens, jusqu'au jour où ses compatriotes eux-mêmes se tournèrent contre lui. Sans doute était-il écrit (nous soulignons) qu'il serait malheureux chez les hommes, sans doute pour les êtres de cette envergure tout sentiment humain devient une faiblesse (pp. 27-28).

Si le narrateur célinien, dans *Mort à crédit* spécialement, fera assez souvent appel au destin, à la fatalité pour expliquer ses malheurs, jamais plus il ne fera un si large usage des prolepses. Cela pourrait être d'abord parce qu'au moment d'écrire son récit biographique, Céline connaît déjà toute la vie du médecin hongrois, alors qu'il ne pourra jamais, de toute évidence, avoir sur sa propre vie une telle vue synthétique —

surtout qu'il la raconte par bribes, c'est-à-dire sans attendre, comme la plupart des autobiographes, d'en être au dernier acte.

À un autre moment également, Céline a joué au prophète : dans les pamphlets, dont peut-être le principal objet est de prédire l'apocalypse. Cela serait une toute autre question, sans véritable rapport avec notre propos, s'il n'y avait dans *Bagatelles pour un massacre* un passage important sur les prophéties juives, qui viennent en quelque sorte rivaliser avec celle du pamphlétaire.

Le fameux « Protocole des Sages de Sion » n'est pas autre chose qu'une vaticination de ce genre, une de ces hystéries divinisantes juives dont on se gausse à première lecture [...] et puis l'on découvre à l'usage... avec le temps... qu'elles furent parfaitement raisonnables... que de tels frénétiques, fanatiques abracadabrants fantâsmes, correspondent très exactement à l'évolution des choses... C'est l'évolution des choses qui vient se superposer très exactement, géométriquement, miraculeusement sur de tels cauchemars³⁴.

Les visions, ou faudrait-il dire les hallucinations, qui précèdent les événements les annoncent implacablement, fatalement, à un point tel que l'histoire, « l'évolution des choses », semble n'être là que pour les confirmer. Tout se passe paradoxalement comme si c'était le réel qui venait entériner cette vérité toute fantasmagorique des prophéties, et non le contraire. D'une certaine manière, ce passage de *Bagatelles*, qu'il faudrait analyser en entier (pp. 276-289), en montrant la validité de la prophétie, révèle *a contrario* une croyance au destin. Pour le sujet célinien, il y aurait un ordre qui préside à la vie d'un homme, comme à celle de l'humanité. Tout est déjà déterminé c'est-à-dire déjà écrit et peut donc être soit prévu, fantasmé ou littéralement « pré-dit », soit dit (raconté) à l'avance.

4. Semmelweis : un récit prophétique

Mais la question semble demeurer entière de la place ou de la fonction de *Semmelweis*, en tant que biographie, dans l'espace autobiographique célinien. Après avoir vu comment le personnage de Semmelweis, et peut-être plus sa vie, pouvait parler au Dr Destouches et comment cette histoire a été transposée par celui qui, devenant Céline, n'aurait de cesse de faire la même chose avec sa propre histoire, il faut s'interroger sur la valeur de ce qu'on ne peut manquer de voir rétrospectivement comme une identification ou une projection.

Littéralement, Céline écrivain se prend dès 1932 pour Semmelweis : il se prend pour un génie persécuté ; tout comme Destouches médecin se prenait déjà en 1924 pour Semmelweis, pour le précurseur d'une nouvelle hygiène du peuple. D'un médecin à l'autre, l'identification ne prend pas corps. Elle n'embraye pas sur une identité ; elle reste pure projection, corps à corps spéculaire³⁵.

Ajoutons à cela, bien entendu, qu'à partir de 1937 (avec *Bagatelles pour un massacre*) Céline se prend pour l'hygiéniste incompris et persécuté du peuple français ou de la race aryenne. Alors, au terme d'une analyse de *Semmelweis* comme texte célinien, sommes-nous en mesure de montrer que cette projection est inscrite au cœur même de la narration, ou entre ses lignes ? En quoi cette biographie qui, d'un point de vue formel, avec sa « thèse » à défendre, pourrait bien être comparée aux pamphlets et, à cause de la distance que prend le narrateur par rapport à son histoire (narration hétérodiégétique oblige), plus ou moins aux autres récits céliniens, pourrait-elle être considérée comme un texte autobiographique ?

C'est que — et cela n'est pas le moindre plaisir de la lecture — on a plus d'une fois envie en lisant *Semmelweis* de relever ces passages qui constitueraient de très bons (trop bons ?) exergues à l'ensemble de l'œuvre célinienne³⁶. Il peut alors s'agir de ces creux que le narrateur ménage dans son récit pour nous faire la morale ou pour faire de la vie de Semmelweis l'illustration d'un précepte. Certaines lignes deviennent ainsi dangereusement ambivalentes :

D'ailleurs n'en faut-il pas toujours dans les grandes circonstances de ce monde, quand le torrent des puissances matérielles et spirituelles, obscures, mêlées, entraînent les hommes en foules hurlantes mais dociles, vers des fins meurtrières. Bien peu parmi les mieux doués, savent alors faire autre chose que de se signaler par une course plus rapide vers l'abîme ou par un cri plus strident que les autres (p. 41).

On ne peut qu'être tenté de voir dans ce « cri plus strident que les autres » le cri désespéré du pamphlétaire qui, voulant sauver les hommes, se condamne lui-même.

Et puis il y a toutes ces prolepses qui font de la persécution de Semmelweis un véritable leitmotiv. On attend et on redoute le Semmelweis persécuté, dont toutes les entreprises ne peuvent que nous paraître inutiles et dérisoires. Comment ne pas tenir compte de ce qu'en prédisant la persécution du médecin hongrois, Céline semble bien annoncer sa propre

persécution et/ou son délire de persécution. D'ailleurs *Semmelweis* pourrait bien se présenter dans l'espace autobiographique célinien comme une macro-prolepse, répondant aux prolepses qui sont disséminées dans le récit même de *Semmelweis*. Mise en abyme ? Raconter, bien après, la vie d'un autre comme un destin et se donner le rôle du prophète ne pourrait être qu'un jeu ; écrire du même coup, soit avec les mêmes prolepses, sa propre biographie, avant de la vivre, cela a quelque chose d'hallucinant.

En racontant la vie de Semmelweis, Céline n'a donc pas seulement transposé, déformé le réel, au gré de ses fantasmes, comme il le fera dans ses récits autobiographiques, il a en même temps raconté sa vie, écrit par avance son autobiographie. Céline aurait conté à son insu et en la déplaçant (d'un médecin à l'autre) sa propre destinée. Il ne pouvait y avoir de meilleur prélude à l'autobiographie célinienne : *Semmelweis* fait figure de rêve prophétique (le déplacement étant, faut-il le rappeler, un procédé du rêve), voire même est raconté comme une prophétie³⁷.

Or, s'il nous venait à l'esprit d'interpréter la prophétie comme la projection ou la mise en scène de fantasmes qui sont déjà présents dans l'inconscient et qui se manifestent de façon détournée, nous pourrions soutenir que Céline a lui-même prédéterminé sa biographie. Il ne lui serait resté qu'à réaliser ses prophéties, pour ne pas faire mentir son inconscient ; il ne lui restait peut-être qu'à écrire les pamphlets. Mais jusqu'où le critique, avec ses propres fantasmes, doit-il aller dans ce déchiffrement, dans cette analyse de *Semmelweis* comme un aveu déplacé, inconscient ? En guise de conclusion, redonnons la parole au pamphlétaire :

C'est l'évolution des choses qui vient se superposer très exactement, géométriquement, miraculeusement sur de tels cauchemars. Et nous n'en revenons pas... Le pronostic des fous se vérifie³⁸...

Université de Montréal

Notes

- ¹ On a ainsi relu et découvert les trois derniers romans de Céline (*D'un château l'autre*, *Nord* et *Rigodon*) dans l'excellente édition critique de Henri Godard (Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1974).
- ² Après différents articles, un livre de Julia Kristeva dont les derniers chapitres sont consacrés à Céline (*Pouvoirs de l'horreur, essai sur l'abjection*, Paris, Seuil, Tel Quel, 1980, pp. 155-248). Et celui de Philippe Muray : *Céline* (Paris, Seuil, Tel Quel, 1981).
- ³ *Cahiers Céline 3*, Paris, Gallimard, 1977 (textes réunis et présentés par Jean-Pierre Dauphin et Henri Godard). Toutes nos références entre parenthèses renverront à cette édition.
- ⁴ Cette version figure également dans les *Cahiers Céline* : « les Derniers Jours de Semmelweis », pp. 81-94.
- ⁵ Pour cette raison, nous nous permettrons de parler de la thèse de Céline, même si elle a été d'abord signée par Louis Destouches.
- ⁶ Sont aussi racontés dans *Bagatelles pour un massacre* l'épisode de la Société des Nations et le voyage en Russie.
- ⁷ « Gide et l'espace autobiographique », *le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, pp. 165-196. Il faudrait noter toutefois que nous n'employons pas ce terme tout à fait dans le même sens que Lejeune puisqu'à la différence de l'œuvre de Gide (pour laquelle le concept a été créé), l'œuvre de Céline ne comprend pas *stricto sensu* un récit autobiographique, c'est-à-dire qui se présente, s'avoue comme tel. Mais déjà nous voilà au cœur de ces questions que nous voulions éviter, pour des raisons évidentes de concision.
- ⁸ « L'Ordre du récit dans *les Mots* de Sartre », *le Pacte autobiographique*, pp. 197-243 (et plus particulièrement, pp. 241-242).
- ⁹ Voir la section médecine (de l'année 1924) du *Catalogue des thèses et écrits académiques, 1924-1928*, Vaduz, Kraus Reprint Ltd., 1964.
- ¹⁰ Donnons quelques titres : *Contribution à l'étude du traitement de l'infection puerpérale par le sérum polyvalent de Leclainche et Vallée associé à la méthode de Fochier* (Paul-Pierre Dupaya, Bordeaux) ; *la Trombophlébite utéro-pelvienne dans l'infection puerpérale* (Étienne Montestruc, Bordeaux) ; *les Fièvres syphilitiques du post-partum. Infections puerpérales et novarsénobenzol* (Suzanne Oriez, Lyon).
- ¹¹ Dans la bibliographie de la thèse, il figure sous le titre de « Discours d'inauguration du monument de Semmelweis » (la Presse médicale n° 92, 17 novembre 1906, pp. 739-742). Voir, dans le *Document I*, la reproduction de l'article et notre présentation.
- ¹² Pour Pinard, il s'agit du 1^{er} juillet, alors que pour Céline, c'est le 18 ; en outre, Semmelweis est-il né à Budapest ou à Ofen (comme le prétend Pinard) ?
- ¹³ Afin de situer un peu la découverte de Semmelweis, notons qu'en 1774, après une importante épidémie de fièvre puerpérale à l'Hôtel-Dieu de Paris, on incrimina le lait des accouchées ou des nourrices. Entre cette hypothèse et celle de Semmelweis, quelques hypothèses farfelues, on s'en doute, mais aucune qui ne fait date.
- ¹⁴ Pinard, *op. cit.*, p. 741.
- ¹⁵ J. Kristeva, *op. cit.*, pp. 187-188.

- ¹⁶ On trouve néanmoins un certain nombre d'informations dans le premier tome de la biographie de François Gibault (*Le Temps des espérances*, Paris, Mercure de France, 1977, chapitres XIII et XIV). On y apprend par exemple, pour ce qui nous intéresse, que Louis Destouches a effectué un stage à la maternité de Tarnier, à la fin de l'année 1922, dans le service du professeur Brindeau (son futur président de thèse), qui aurait pu lui suggérer de choisir un sujet de thèse plutôt littéraire, voire même lui parler de Semmelweis. Gibault discute également du titre du Dr Destouches : selon lui, seul le passé militaire de Céline, et non son beau-père, le Dr Follet, aura pu faciliter ses études — les résultats qu'il publie nous donnant à penser qu'il s'agissait d'un étudiant très moyen.
- ¹⁷ *Bagatelles pour un massacre*, Paris, Denoël, 1937, pp. 121-122.
- ¹⁸ L'édition de Godard, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1981.
- ¹⁹ *L'École des cadavres*, Paris, Denoël, 1938, p. 195.
- ²⁰ Ce n'est pas sans motif que nous utilisons ces termes plutôt que ceux, plus courants, de récits à la troisième personne ou à la première personne. Nous souscrivons ainsi à la distinction de Gérard Genette (à qui nous empruntons les concepts) : « Le choix du romancier n'est pas entre deux formes grammaticales, mais entre deux attitudes narratives [...] : faire raconter l'histoire par l'un des personnages ou par un narrateur étranger à l'histoire (*Figures III*, Paris, Seuil, Poétique, 1972, p. 252).
- ²¹ Remarquons au passage ces points de suspension (marque du style célinien), que l'on retrouve dans certaines pages de *Semmelweis*.
- ²² Sur ce point, il pourrait être intéressant de comparer *Semmelweis à Voyage au bout de la nuit*.
- ²³ Dans les *Cahiers Céline 3*, p. 79.
- ²⁴ Notons toutefois que Pinard et Céline font référence au même ouvrage, soit *l'Essai d'une histoire de l'obstétrique* de Éd.-Gasp.-Jac. de Siebold, traduite et annotée par le professeur (français) F.-J. Hergott.
- ²⁵ À un seul moment, il semble s'en soucier un peu et nous montre qu'il a consulté plus d'un ouvrage : « il fut reçu docteur en médecine ce jour-là, que certains auteurs placent en mars, d'autres en mai, dans tous les cas au printemps de 1844 » (p. 33).
- ²⁶ Comme plus tard le pamphlétaire le dira de Hitler.
- ²⁷ Symétrique à cette scène, mentionnons également celle du voyage à Venise. Il s'agit d'un premier départ de Vienne ; nous sommes en mars 1847, alors que Semmelweis, tout près de la vérité, ne réussit pas à se faire entendre. Ce voyage est présenté comme une période heureuse, où le médecin hongrois devient « l'amoureux de Venise », oubliant ses revers médicaux.
- ²⁸ « Céline et Semmelweis : la médecine, le délire et la mort », in *Des psychanalystes vous parlent de la mort*, Paris, Tchou, 1979, pp. 85-129. Notons toutefois que Roudinesko conte d'abord l'histoire de Semmelweis en suivant la biographie célinienne et que la liste des déformations qu'elle donne ensuite n'est pas complète.
- ²⁹ Ce jeu orthographique préfigure tous ces jeux avec les « Noms » que ne manquera pas de faire par la suite l'autobiographe célinien.
- ³⁰ De même Skoda ne serait pas, selon Györy, venu le chercher à Budapest pour rentrer à Vienne. Roudinesko parle, quant à elle, du rôle qu'aurait

joué l'épouse de Semmelweis dans son internement, alors que dans la biographie célinienne il n'est pas même question d'un mariage.

³¹ *Le Pacte autobiographique*, p. 198.

³² Notons le passé simple (« hurla ») : comme si le narrateur se situait après l'événement, et non avant. La prédiction présentée, paradoxalement, comme un souvenir...

³³ L'idéologie que nous révèle le récit biographique de Céline serait ainsi tout à l'opposé de celle des récits biographiques/autobiographiques de Sartre qui, de par leur structure temporelle également, tendraient plutôt à démontrer la liberté du sujet. Voir l'article de Lejeune cité plus haut (note 8).

³⁴ *Bagatelles pour un massacre*, p. 277.

³⁵ E. Roudinesko, *op. cit.*, p. 99.

³⁶ Nous n'avons pu nous-même résister à cette envie ; il faut peut-être ici relire l'exergue de cet article.

³⁷ Ainsi devra-t-on interpréter cette déformation du biographe qui affirme que les compatriotes de Semmelweis l'auraient aussi persécuté, comme un « lapsus prophétique » ?

³⁸ *Bagatelles pour un massacre*, p. 277.